

UNIVERS D'ARTISTES #1 : INTERVIEW JEAN-PIERRE SERGENT & CLAUDIE FLOUTIER | BESANÇON | 9 JUIN 2023

Filmé à l'atelier-appartement de Claudie Floutier le 9 juin 2023. Caméras : Lionel Georges. Remerciements pour l'aide aux transcriptions à Millie Floutier, Guillaume Chilleme et Christine Dubois pour la relecture.

- PARTIE 1/4 | [Voir la vidéo](#)

Jean-Pierre Sergent : Bonjour, bonjour à tous. Nous sommes aujourd'hui le 9 juin 2023 et j'ai la grande chance et le grand honneur d'interviewer mon amie Claudie Floutier, qui est artiste et qui était ma professeur à l'école des Beaux-Arts de Besançon. Nous sommes ici dans ton appartement-atelier et on va présenter quelques œuvres que tu as faites durant toute ta carrière. Et donc pour commencer : tu me parles souvent de ton enfance avec ton grand père. C'était dans la Provence. Et puis tu vivais un peu comme une sauvageonne, un garçon manqué, un peu dans la nature et tu cueillais avec lui, des herbes aromatiques, médicinales.

Claudie Floutier : Mon grand-père !

JPS : Oui, voilà, alors si tu veux bien nous parler de ton enfance.

CF : C'est à dire que je suis née après la guerre, juste après la guerre et on était vraiment pas riche chez nous, mais pas du tout. Chez mes parents c'était vraiment la pauvreté. Et quand je suis née, mes parents ont pensé que c'était plus intéressant pour moi d'aller vivre chez mon grand-père qui avait deux jardins et donc je pouvais être nourrie plus facilement, tandis que mon père, n'avait pas de quoi subvenir à mes besoins, en fait. Donc je suis allée vivre pendant cinq ans, jusqu'à l'école, parce qu'on n'avait pas de maternelle, chez mon grand-père, dans un mas à Apt, au pied du Luberon. Voilà. Mon grand-père était alors à la retraite de cheminot et il avait un ami qui était herboriste et donc, sa deuxième occupation, après ses jardins, c'était d'herboriser. Il m'emmenait donc herboriser avec lui. Voilà. Et puis j'étais extrêmement heureuse chez mon grand père et ma grand-mère à Apt pendant toutes ces années. Et j'ai profité de cette vie qui était très humble aussi, très simple, à l'écart, parce que c'était un mas. Je ne me suis jamais sentie, peut-être, vraiment aussi heureuse que dans ces moment-là. Car, il n'y avait aucune perturbation, il y avait simplement des odeurs et des paysages magnifiques... Mon grand-père était assez silencieux mais c'était un homme extrêmement tendre et donc il me donnait énormément d'amour. Et puis je me sentais réconfortée. Voilà, donc c'est une très, très belle petite enfance.

JPS : Oui, tu as eu la chance de vivre pleinement dans la nature.

CF : Oui, complètement. On était dans un mas qui ne lui appartenait pas. Il n'était pas non plus riche et donc il avait ce mas où il y avait des poules, des lapins, pour nous nourrir, évidemment. Mais ce mas, il le louait, un demi mas... Parce que la deuxième partie était occupée par des Italiens, qui s'appelaient les Carboni, qui étaient pauvres, puisque c'était aussi à la fin de la guerre. Monsieur Carboni était maçon et ils avaient chacun loué ce mas qui leur convenait... C'était dans la nature et c'était magnifique. Je suis allée d'ailleurs revoir ce mas, il y a quelque temps avec Millie. C'était extraordinaire ! Vraiment !

JPS : Millie, c'est ta fille, que tu as élevé toute seule...

CF : Oui, c'est ma fille, que j'ai élevé toute seule.

JPS : Oui, alors parle nous peut être de ton travail d'enseignement aux Beaux-Arts de Besançon ?

CF : Si tu veux, après tous ces périples... et cætera, et cætera.

JPS : Alors, parle-nous de tes périples, si tu veux !

CF : Mes périples ! C'est à dire que je suis partie de cette petite enfance chez mon grand-père où c'était des gens qui étaient... Mon grand-père était curieux, on n'avait pas beaucoup de livres. On avait : l'*Almanach Vermot* et *La Vie du rail*, parce qu'il était cheminot... Oui et c'est ce qui m'a permis finalement de partir ensuite au Pérou, parce que je les avais lu, toute petite, quand j'avais cinq ans. Mais après je suis retournée chez lui toutes les vacances, je retournais chez lui, évidemment. Donc j'ai lu cette « Vie du rail » où je me suis rendue compte qu'il y avait le plus grand chemin de fer qui montait en crémaillère, qui partait au Pérou. Et je me suis dit, ça ! Avec la lecture de Tintin : « *Il faut vraiment que j'aie un jour prendre ce train !* » Donc, je suis partie faire mon périple au Pérou. Bon alors, après cette enfance chez mon grand-père, je vivais aussi dans un autre petit village. Après, il y a eu l'internat où je n'étais pas une élève très brillante parce que je ne faisais que lire et dessiner. Donc c'était kifkif. Mais bon voilà. Je suis arrivée à passer le Bac et au niveau du Bac, j'ai passé aussi le Concours Général de dessin des Lycées et Collèges. Mes parents étaient très modestes et n'avaient jamais vu d'exposition etc. Mais le fait que j'ai réussi au Concours Général de Lycée et Collège, ça m'a permis qu'ils aient confiance en moi pour aller aux Beaux-Arts de Montpellier. Donc j'ai fait un peu la Fac d'Italien, parce qu'il fallait quand même, avec ces parents qui n'avaient jamais vu une exposition, être garante de quelque chose ! J'aurais pu être professeur d'italien.... Mais ça a été vite réglé. J'ai fait les Beaux-Arts où j'avais un professeur de peinture extraordinaire qui s'appelait Monsieur Dezeuze. Grâce à lui, je suis allée à l'Université McGill de Montréal et ensuite il m'avait trouvé du boulot chez Lefranc Bourgeois... Après un périple parisien où

je suis allée aussi aux Beaux-Arts de Paris, grâce aussi à une rencontre providentielle dans cette école et après avoir vu que finalement je n'arriverai pas à m'en sortir au niveau pécuniaire et financier, j'ai passé un concours pour être professeur aux Beaux-Arts de Metz. Mais, j'avais déjà énormément travaillé sur la couleur, par rapport à Lefranc Bourgeois et j'ai pu passer ce concours sans difficulté grâce à l'expérience que j'avais déjà eu auparavant. Et après, au bout de quatre ans, j'ai passé un concours pour enseigner à l'École des Beaux-Arts de Besançon (1978 - 2013), pour me rapprocher de mon ex-mari. Depuis je suis ici. J'adore être à Besançon en fait. Donc je suis ici depuis ce moment-là.

JPS : Tu as enseigné une quarantaine d'années aux Beaux-Arts de Besançon ?

CF : Oui, oui... j'ai déjà enseigné à Metz déjà (1973 - 1977), et puis ensuite à Besançon. Et donc en premier cycle, je travaillais sur la couleur. Et en fait, je me suis tout de suite passionnée ; mais je dessinais toute petite déjà, je dessinais, je dessinais, donc, j'avais ce rapport à la couleur parce que j'avais introduit les couleurs Liquitex en France dans les années 70. J'ai travaillé avec les trois primaires et je n'ai jamais arrêté de travailler qu'avec les primaires. Parce qu'en plus je me suis rendue compte en travaillant que je pouvais, à part le noir absolu et le blanc que je devais quand même fournir. (Parce que, si tu mélanges les complémentaires primaires, tu arrives au quasi noir.) Et donc j'ai travaillé sur ces complémentaires et, en même temps, je faisais du yoga et le fait d'approfondir infiniment la couleur, ça m'a fait me rendre compte que finalement, cette complémentarité des couleurs, ça revenait à l'unité du Monde. Parce qu'avec le couple rouge et vert et les deux autres couples de complémentaires, tu as le Monde entier, en réduction. Voilà, donc ça m'a totalement passionnée. J'ai enseigné cette notion des trois primaires dans mes cours de couleurs.... Longtemps après, j'ai vu une exposition de Charlotte Salomon au Musée de l'Art Juif à Paris. C'est une femme qui est morte en camp de concentration. Elle était enceinte, elle était jeune et on l'a dénoncée. Et là, il y avait cette exposition sur elle, cette femme avait un charme fou ! Elle était à la fois musicienne et aussi une très grand peintre, qui travaillait avec les trois primaires. Alors, quand je m'en suis rendue compte : entre la musique qu'elle écoutait et qui était diffusée pendant l'expo et la qualité de son travail... Parce qu'elle se racontait, comme un peu je me raconte moi, avec ces trois primaires ! Je me suis dit : « *tiens, ces affinités viennent de très loin !* ». Ce n'est pas elle qui m'a indiqué le chemin mais je me suis trouvée en complète compassion et harmonie avec cette femme et avec une grande tendresse pour elle, même si elle était morte depuis longtemps... Et, j'ai énormément aimé enseigner aux Beaux-Arts, vraiment. En même temps quand j'ai arrêté, j'ai continué à aimer ce que je faisais dans ma vie. Comme mon grand-père qui était cheminot, quand il a fini à la retraite et bien, il a herborisé. Moi j'ai continué à faire mes petites choses, mes petits trucs, j'ai continué ma vie. Ça ne m'a pas manqué du tout, alors que j'ai beaucoup aimé enseigner. J'ai rempli ma vie autrement de toute façon.

JPS : Oui, bien sûr, mais moi, en tant qu'élève, je tiens à te remercier vivement, parce que c'est vrai que tu nous a ouvert l'esprit sur d'autres Mondes. C'est très important pour un artiste d'avoir un maître (ou une maîtresse) entre guillemets... parce que l'Art, ça s'apprend aussi.

CF : Eh bien oui, moi aussi, j'ai appris aux Beaux-Arts avec des professeurs. Ils n'étaient pas très compliqués mes professeurs, ils n'étaient pas des grands intellectuels, mais ça allait. Ils connaissaient le métier et puis surtout, nous, on allait dans la nature. On n'était pas encore dans le concept de l'art, ce n'était pas compliqué. Donc, j'ai appris avec eux et puis étant donné que je travaillais chez Lefranc Bourgeois, j'ai pu apprendre sur le tas. Ensuite, j'ai fait tous les stages que j'ai pu faire au niveau de la compréhension de la couleur, au niveau du yoga etc. J'ai approfondi continuellement ces connaissances. Et puis en même temps je suis toujours curieuse.

JPS : Oui, c'est cela, on échange souvent sur les livres qu'on lit.

CF : Bien sûr, je lis et je continue à m'enthousiasmer. Et puis je trouve que l'Art, c'est quand même un outil extraordinaire pour entrer dans un monde à la fois étrange et merveilleux et pour entrer encore plus dans la Vie.

JPS : Voilà, je voulais citer quelque chose que j'ai trouvé hier sur Twitter. C'est une phrase d'Hermann Hesse qui a beaucoup travaillé sur les philosophies hindoues et sur la spiritualité. C'est quelqu'un d'important pour nous tous artistes. Il dit en introduction : « *Elles ne sont pas si nombreuses les choses dont on peut attendre un secours, les choses qui vous rassurent et vous aident à vivre ; il importe de les connaître* ». On parlait tout à l'heure de la connaissance et c'est très important que toi, en tant que professeur, tu aies eu une culture ouverte sur le Monde. Parce qu'on souvent du Mexique ensemble, on parle souvent d'autres cultures, des cultures hindoue, aussi. C'est un peu cela que tu nous as transmis et c'est un peu ça qui ressort de ton travail. Tu voulais peut-être nous montrer quelques exemples de ton travail ou citer quelques textes ?

CF : Oui, alors je pourrais citer quelques textes en réponse à ta question : « est-ce que tu as fait des grands formats ? » Oui, j'ai fait des grands formats... J'ai fait des grands formats et notamment, j'avais entrepris, après la lecture des Rubaiyats, de faire une série sur les Rubaiyats, à ma façon. Donc, c'était des grands formats que je vous montrerai...

JPS : *Rubaiyat*, c'est-à-dire ? C'est quelle référence les *Rubaiyat* ?

CF : Les *Rubaiyat* d'Omar Khayyâm. J'étais tellement prise par cette lecture et en même temps, il y a eu la Guerre du Golfe qui commençait... Et moi, j'étais contre la Guerre du Golfe, j'ai manifesté ici en criant : « **NON À LA GUERRE ! NON À LA GUERRE ! NON À LA GUERRE !** » Mais enfin, la bêtise de tous les

dirigeants du Monde est telle ! Que, de toutes façons, tu ne peux rien faire. Donc la lecture des Rubaiyat m'a vraiment fait du bien. Je vais en lire quelques passages parce que ça a un rapport profond avec mon travail.

JPS : Très bien ! Oui !

CF : - « 110. *Le jour où ce coursier céleste des étoiles d'or fut sellé, où la planète de Jupiter où les Pléiades furent créées, dès ce jour, le divan du festin fixa notre sort. En quoi sommes-nous donc coupables, puisque telle est la part qu'on nous a faite.* »

- « 129. *Au milieu de ce tourbillon du monde, empresse toi de cueillir quelques fruits. Assieds-toi sur le trône de la gaieté et approche la coupe de tes lèvres. Dieu est insouciant et de culte et de péché. Jouis donc ici-bas de ce qui t'agrée.* »

- « 232. *Tu me demandais ce que c'est que cette fantasmagorie des choses d'ici-bas. Te dire à cet égard toute la vérité serait trop long. C'est une image fantastique qui sort d'une vaste mer et qui rentre ensuite dans cette même vaste mer.* »

JPS : Donc ça, c'est d'Omar Khayyâm ?

CF : Donc, ce sont les quatrains 110, 129 et 232 des *Rubaiyat*. À un autre moment, il dit : « *cette poignée d'ânes placée entre deux bœufs* ». Ce que nous sommes ! J'ai vraiment été extrêmement touchée par ces textes. Je les ai relus récemment car avec ce qui se passe dans tous ces pays du Monde, agités par toutes ces guerres, par toutes ces fureurs contre les femmes... J'ai entendu dire ce matin à la radio que des fillettes d'Afghanistan, des jeunes femmes qui allaient à l'école, ont été empoisonnées, parce qu'elles allaient simplement à l'école ! Alors ça, c'est vraiment désespérant ! Omar Khayyâm, c'est quand même un homme d'Orient.

- « 348. *Cette roue des cieux court après ma mort et la tienne, ami, elle conspire contre mon âme et la tienne. Viens, viens t'asseoir sur le gazon, car bien peu de temps nous reste encore avant que d'autre gazon germe de ma poussière et de la tienne.* »

- PARTIE 2/4 | [Voir la vidéo](#)

JPS : Oui, alors Claudie, tu voulais nous montrer quelques dessins. C'est quelle série là, que tu nous montres ?

CF : Oui, mon travail, il est continuellement en métamorphose, en fait : c'est à dire que je n'ai pas une ligne directe, je dessine beaucoup, ensuite je peins, j'écris et donc, ce sont des séries extrêmement différentes. Tu m'avais parlé de cette série des Rembrandts : il y a quelques années déjà, je suis allée à Amsterdam et j'ai été complètement fascinée par une toute petite eau forte de Rembrandt, à la pointe sèche, qui m'a vraiment montré à quel point,

Rembrandt, était conscient, finalement, de sa nudité et de sa solidarité avec le Monde. Mais surtout, c'est mystérieux je ne comprends pas... J'aime tellement cette eau forte. Il est là, il nous regarde et dit : « *pardonnez-moi, pardonnez-moi, pardonnez-moi...* » J'essaie de vous dire à quel point, je ne suis pas seulement ce grand peintre mais je suis aussi cet homme plein, plein, plein, de contradictions et de peurs, d'angoisses... de solitude, mais aussi de force. Parce qu'il est à la fois, très triste et puis, très fort ce regard. Voilà et du coup, je me suis tellement attachée à lui, que j'en ai fait, j'en ai fait... J'en ai fait tellement ! Que j'ai passé deux ans sur ce projet, deux ans à travailler et puis après, je trouve aussi toujours des choses qui me confortent aussi, Henri Michaux dit : « *Qui sait aussi avec quel étrange des miens, ce visage d'en face se confronte en moi, en tâtonnant et en cherchant à être compris* ». Henri Michaux dans *Passage* : cherche à être compris... c'est fait... Voilà... Et aussi Pierre Reverdy, *Plupart du temps, recueil 1915-1922, Autre face* « *Les yeux noirs ! Mais ce sont des lorgnons. Une ombre glisse sur les joues. Deux larmes coulent sur les joues. Est-ce pour moi ou bien à cause du soleil ? Personne n'ose demander qui ils regardent et chacun prend ce regard pour soi. Je crains d'être trop petit et trop loin. Moi, je suis certainement trop loin et celui qui est devant moi se rapproche. Pour me rassurer, je me dis que les yeux ne peuvent pas tout voir et qu'il ne reste au cœur rien que ce qu'il peut contenir* ». Voilà, c'est extraordinaire.

JPS : Donc, tu veux parler un peu du vide existentiel et de s'en sortir grâce à l'Art, quelque part ?

CF : Rembrandt, c'est l'Art...

JPS : Oui mais bon, c'est une question qu'on peut poser ? On ressent tous ce sentiment de finitude et donc, Rembrandt l'a exprimé de manière magnifique !

CF : Oui, oui, oui, en ce qui me concerne, il y a des écrivains que j'aime énormément, qui disent aussi des choses essentielles... J'ai lu un très beau livre de Salman Rushdie, que j'ai utilisé pour introduire cette série : « *La vie devient très -comment dire- finie. Tu t'aperçois que tu ne possèdes rien, que tu n'as pas trouvé ta place, que tu ne fais qu'utiliser les choses un temps. Le Monde inanimé se moque de toi, tu partiras un jour mais lui, restera là. Ce n'est pas très profond ce que je dis là, Sally, c'est de la philosophie à la Winnie l'Ourson (et moi, je suis ça, Winnie l'Ourson), je sais mais c'est quand même quelque chose de déchirant* ». Donc moi, je fais ma philosophie à la Winnie l'Ourson, je ne suis pas un très grand philosophe, je suis quelqu'un qui cherche et donc, je trouve ça, aussi, dans la lecture, j'aime énormément la lecture. Et voilà un passage de Michel Houellebecq : « *Au milieu de l'effondrement physique généralisé...* » Parce que lui-même, Rembrandt, toute sa vie, n'a parlé que de ça, parce qu'il ne parle que de son propre temps, quand il fait ses autoportraits. Tu vois que lui-même prend conscience que : « *vanité des vanités, tout est vanité* ». C'est la base essentielle, je crois, de mon travail : « *Vanité des*

vanités, tout est vanité »... Tout s'effondre... « Au milieu de l'effondrement physique généralisé, à quoi se résume la vieillesse, la voix et le regard apportent le témoignage irrécusable de la persistance de caractère, des aspirations, des désirs, de tout ce qui constitue une personnalité humaine ». La carte et le territoire, Michel Houellebecq.

JPS : Il parlait d'un artiste dans ce livre, de l'Art Contemporain et d'un artiste, oui !

CF : Je l'ai mis parce qu'« *Au bout du compte, il n'y a plus que la solitude, le froid et le silence* ». Il dit : « *Alors on arrête de rire... On finit toujours par avoir le cœur brisé... On arrête de rire...* » Quand on meurt, on ne sait pas si on rit encore beaucoup... Et donc, c'est ça, moi étant donné que j'ai quand même passé ma vie... Heureusement, j'étais mère célibataire et j'ai eu cette magnifique chance d'avoir une fille, que j'ai élevée... Mais enfin, la solitude, elle est grande quand tu es mère célibataire et je me suis rabattue, quand je ne m'occupais pas de Millie et que je n'étais pas aux Beaux-Arts ; je me suis mise à dessiner, à peindre et à écrire. Ainsi, tu brises la solitude quand tu es dans ce monde-là, tu es dans ton monde et ce monde-là, malgré que tu ne fasses pas toujours des choses gaies, c'est une merveille d'être dans la création.

JPS : Bien sûr, oui ! Tu voudrais peut être, s'il te plaît, nous passer quelques pages comme ça, en silence, pour que les gens puissent regarder un peu. Et puis moi je les scannerai et je les mettrai dans la vidéo. Là, tu as mis tous les papiers que tu voulais nous montrer aujourd'hui ou est-ce que tu veux en montrer d'autres ?

CF : Des petits, des tout petits formats justement. Là c'est une note un peu triste mais moi je suis un personnage pluri-facettes : *Jean qui pleure, Jean qui rit*. Donc, Jean qui pleure et puis après, Jean qui rit. Et alors, comme j'aime beaucoup dessiner, pendant un certain temps, j'ai dessiné des petits objets dans la maison. Donc là, ce n'est pas du tout la même façon de dessiner puisque là, je n'utilise pas du tout d'ombre, je ne travaille qu'avec le trait.

JPS : Comme au Moyen-Âge.

CF : Voilà, bien évidemment, j'aime énormément. Là, c'est un petit dessin qui représente des objets que j'ai à la maison, que j'avais acheté à Mykonos ou dans les îles grecques. Alors là, j'ai fait ce petit dessin et j'ai marqué : « *plus les mouettes* » parce qu'il manquait la mer, quand même, dans ce dessin. Donc j'ai marqué : « *plus les mouettes* ». Alors là c'est aussi des objets que j'ai chez moi. Ça c'est un objet que j'avais ramené du Pérou, enfin ça, ce sont des statuettes que j'ai ramenées de mes voyages. J'aime bien les pierres... j'en ai fait ce rapport de liaison entre les objets. Là, c'est aussi une statuette, que j'ai ramenée et là, j'avais encore mis cette phrase qui m'obsède un peu : « *Polit ses armes, ses jades, ses dieux, ses chants, ses grelots venus de quelques*

décades, une troupe sort de l'eau, puis tout passe à la cascade et retourne dans le flou ». D'après Norge, c'est un poète que j'aime beaucoup Norge. C'est à dire que du jour au lendemain, j'arrête quelque chose et je fais tout le contraire, parce que j'ai l'impression que si j'en fais beaucoup, beaucoup, je sature. Et quand j'ai fini de saturer, je me dis : « *Oh, il faut quand même que je me fasse plaisir, qu'est-ce que je vais faire pour me faire plaisir ?* » Donc, je reprends mais tout le contraire, c'est complètement la pirouette. Je me dis : « *Est ce que je vais écrire ? Est-ce que je vais peindre ? Est-ce que je vais dessiner ?* » Mais, je ne me pose pas le problème comme ça, c'est parce que je suis comme ça, que je fais le contraire, parce que ça m'amuse d'aller chercher ailleurs. Donc voilà. En même temps, je suis quelqu'un de très attentif mais je fais de la Philosophie et de l'Art, un peu à la Winnie l'Ourson. C'est à dire que l'Art, pour moi, c'est quelque chose qui est à la fois extrêmement important mais à la fois, qui est tellement un plaisir que je vais aussi chercher le plaisir dans n'importe quoi, c'est à dire dans n'importe quelle forme de travail, ça pourrait même être des trucs un peu grossiers, un peu vulgaires... Mais si je me lance dans ce côté un peu grossier, un peu vulgaire, c'est parce que tout d'un coup, j'ai envie de dire : « *Stop l'Art, le Goût est fatigant comme la bonne compagnie !* » Ça, c'est Picabia qui le dit. Donc, allons-y, allons faire quelque chose qui fait que ça va être différent de ce que, pour quoi, vous me connaissez. Je suis autre et puis voilà !

JPS : Oui, tu n'es enfermée dans aucun cadre.

CF : Dans aucun cadre, dans la mesure où, finalement, je ne suis pas quelqu'un... je n'ai pas de galerie, je n'ai pas de renommée etc. Et bien, amusons nous, amusons nous et que je m'amuse déjà ! Amusons nous ! Je m'amuse ! Mais, je m'amuse, très sérieusement...

- PARTIE 3/4 | [Voir la vidéo](#)

JPS : Nous sommes maintenant à la troisième partie. Je voulais t'interroger : tu parles souvent de ton double, ton alter ego, ton personnage de « Trobéïrice ». Alors, Trobairitz, c'est une forme féminine de troubadour, en langue d'Oc, la langue de ta Région natale. Poétesses et compositrices d'expression occitane, elles ont vécu dans le sud de la France aux 12^e et 13^e siècles. On en revient un peu au Moyen-Âge. Donc, est-ce que tu as créé ce personnage pour échapper à une contemporanéité trop difficile, une réalité trop plate, trop absurde, trop décevante ? Est-ce que tu veux redonner de la joie et réenchanter le monde ? Et l'art réinitialise-t-il la vie quelque part ? C'est un peu notre rôle d'artiste d'enchanter le monde.

CF : Je pense que Trobéïrice, elle est venue comme une forme de résistance, en fait, une force protectrice dans ce monde guerrier, par rapport au guerres etc. Et puis surtout par rapport au fait, que je voulais, moi, être vraiment protégée ? Enfin je ne sais pas, parce qu'elle est venue comme ça... Par ce petit

personnage très enchanteur et qui a surtout beaucoup de pouvoir. Quand Trobéïrice est avec moi, j'ai l'impression que c'est mon grigri. Et, pour résister, finalement, à cette déliquescence du Monde, à cette forme de Monde qui est dominé toujours par les mêmes pouvoirs... Et Trobéïrice, c'est quand même une poétesse et c'est aussi une forme de résistance du FÉMININ. Donc voilà, je suis quand même dans cette histoire du féminin. Et évidemment, j'avais aussi beaucoup travaillé sur cette notion de troubadour. Un : parce que je suis de là-bas ; deux : parce que j'aime énormément Jacques Roubaud, qui est pour moi un très grand poète, un très grand philosophe et mathématicien membre de L'Oulipo (L'Ouvroir de littérature potentielle).

JPS : Est-ce que tu peux nous dire qui c'est ?

CF : Jacques Roubaud, c'est un poète et philosophe.

JPS : De quelle période ?

CF : Du XX^e siècle et qui a énormément travaillé sur les troubadours et qui a écrit un livre essentiel pour moi, qui s'appelle : *La fleur inverse, L'art des troubadours*. C'est un livre très sérieux, très documenté, qui a énormément de sources et que j'ai beaucoup lu. Et je me suis dit : Trobéïrice, elle va naître aussi de cette connaissance que tu as des troubadours. Et donc j'ai appelé ce personnage Trobéïrice par rapport au fait que je me suis incorporée dans cet Art ; parce je pense que, en ce qui me concerne, toutes mes sources, ne sont pas forcément dans l'Art Contemporain ! C'est tout ce que j'ai ingurgité dans mes voyages etc. Dans mes visites de Musées, aussi bien le Musée du quai Branly que les Musées des Arts et Traditions Populaires. C'est à dire que mes sources, elles sont un peu comme chez Picasso : ailleurs que dans ce que je vois de très contemporain. Je vais dans les expositions d'Art Contemporain mais je ne me nourris pas des artistes contemporains, je me nourris de tout ce qui m'a complètement fasciné, qui m'a intéressé, aussi bien le Quai Branly, que j'aime beaucoup, que le Musée de Cluny où je vais très souvent, maintenant que c'est réouvert avec tout ce travail de la sculpture médiévale etc. Me passionne, donc, je me suis nourrie de ça ! Mais par contre, j'ai orthographié Trobairitz autrement, étant donné que je suis aussi ce personnage à là Winnie l'ourson. Ce n'est pas c'est Trobairitz, c'est TROBÉÏRICE ! Je fais courir la fin du mot, en l'orthographiant, non pas de façon noble, mais en soulignant par cette orthographe, grâce au recul que me donne mon accent méridional, parce que je garde mon accent, parce que je suis d'un certain côté de la France et surtout parce que j'ai aussi lu Bourdieu et son livre : *La distinction* : « *Les accents font en sorte que les Provinces sont déconsidérées par le pouvoir etc.* » qui me conforte profondément dans ma décision de garder mon accent ! Donc, je suis citoyenne du Monde avec l'accent, parce que je considère que je suis de quelque part, bien que j'adore la Franche-Comté. Donc, Trobéïrice, elle vient à un moment... Elle est venue en même temps, comme je l'ai noté dans ce cahier, voilà : elle ne se manifeste pas, on ne la voit pas, elle est très rarement

représentée. C'est une ombre chinoise avec chapeau un peu de magicienne et une natte, un peu enfantine. Elle a beaucoup de connaissances, mais elle reste l'enfant qu'elle a été. « *C'est à ce moment-là que Trobéïrice s'est manifestée en ombre chinoise, sans âge, seulement un long nez, une natte de petite fille retenue par un nœud et un grand chapeau d'homme savant. Dans ma dérive, elle revenait pour montrer le chemin.* »

Et c'est à ce moment-là aussi, qu'ici, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a initié à la Théorie du Chaos : Michel Planat, chercheur au CNRS du Laboratoire de physique et météorologique des oscillateurs de Besançon. On avait organisé avec l'École des Beaux-Arts, des rencontres avec des physiciens. Je n'y comprenais rien du tout... mais vraiment rien du tout ! Mais rien ! Alors, on était curieux les uns des autres. Michel Planat est un très, très grand bonhomme, qui s'occupait de ces théories du chaos. Et finalement, on a fini par tous aller manger ensemble et boire des verres de rosé, les uns après les autres, ce qui a peut-être un peu éclairci nos esprits ! La Théorie du Chaos, c'est quelque chose qui m'intéresse mais que je ne comprends pas. Je ne peux pas non plus me mettre à être une physicienne. Voilà, c'est ainsi qu'est née Trobéïrice, qui m'accompagne maintenant... Et, elle me permet aussi, étant donné la versatilité qu'il y a dans mon travail ; Trobéïrice, est comme un personnage de métamorphose, qui me permet de me métamorphoser en ce que j'ai envie. Elle va d'un Univers à l'autre et c'est le lien qui relie tous mes Univers ensemble.

- PARTIE 4/4 | [Voir la vidéo](#)

JPS : Nous arrivons, maintenant, à cette quatrième et dernière partie. Nous avons la chance, tous les deux, de participer à une grosse exposition au Musée d'Arts et Traditions Populaires de Champlitte. Cette exposition s'intitule : "*Sorcières ! Sorts de femmes...*" Ton travail convient parfaitement à cette thématique, parce que tu as travaillé sur le corps féminin toute ta vie. Moi, j'ai mis un dessin d'une sorcière maya qui s'appelle Ixchel, qui est la déesse de la Pluie et de la Mort. Ce sera, je pense, une exposition très importante et qui fera date... Peut-être que tu veux nous montrer quelques œuvres qui sont en relation avec les sorcières ? Ou tu veux nous parler de cette histoire de sorcière ? De la façon dont les femmes ont été traitées dans l'Histoire de l'Humanité ? Il y a eu quelques sociétés matriarcales en Europe, on le sait, mais elles sont assez rares par contre. Et donc, en tant que femme, tu pourrais peut être exprimer quelque chose à ce sujet-là. On a déjà évoqué la situation des femmes en Afghanistan où c'est terrible ! Mais ces histoires des sorcières qui ont été persécutées, comme Marguerite Porete qui a été brûlée vive pour avoir écrit son livre au XIII^e siècle : *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, c'est terrible aussi ça !

CF : Dès les Beaux-Arts, j'avais lu *La Sorcière de Michelet*, j'étais terrifiée par le sort fait à ces femmes. D'ailleurs, j'ai essayé de le relire pour l'exposition mais je me suis arrêtée, parce que là, j'étais beaucoup plus émotive que quand j'avais 18 ans. C'est à dire que, quand j'avais 18 ans, j'ai lu ce livre, c'était ma

culture générale. Et là, il y a des moments qui sont tellement atroces, que je me suis arrêtée dans la lecture du livre de Michelet, qui est cependant un livre essentiel à lire. Donc, ça m'a toujours quand même travaillé, ces histoires de femmes, de femmes brûlées vives etc. Dans cette période, de ces années 70, avant d'être professeur aux Beaux-Arts de Metz (1973 - 1977), j'étais aux Beaux-Arts de Paris (1971 - 1972) et je fréquentais un peu le milieu artistique. Je dis le milieu entre guillemets. Il y avait certaines femmes, qui avaient émergées après 1968, qui étaient très puissantes à l'époque et elles avaient monté une revue qui s'appelait *Sorcières*. Elles étaient très bienveillantes avec moi, très bienveillantes mais je ne me sentais pas à ma place avec ces femmes. C'était le milieu féministe très élitiste Parisien. Elles m'ont invitée à participer à leur revue. Je sais qu'elles m'ont fait venir parce qu'elles ont senti en moi, cette force tellurique, dans mon travail.. Et donc, j'ai fait partie de cette aventure. Puis après, je suis devenue professeur à Metz et je n'ai plus fréquenté ce milieu-là. Ensuite comme je suis toujours intéressée quand même par ce domaine là, il y a quelques années, j'ai vu à Paris, comme je vais beaucoup à Paris car j'ai aussi ma vie à Paris, une très grande exposition sur la sorcellerie au Musée des Archives Nationales. Il y avait des documents incroyables et je me suis retrouvée, là, dans cette espèce d'émotion très forte par rapport au sort qu'on leur a réservé. Il y avait beaucoup de documents de Haute-Saône... Qui étaient prêtés par le département pour cette exposition. C'est là que je me suis rendue compte à quel point, on a brûlé de femmes dans ce territoire. Et quand j'en ai parlé à Caroline...

JPS : Caroline Dreux, la Conservatrice du Musée ?

CF : Caroline Dreux, qui va monter l'exposition. Elle m'a dit : « *Oui, le Département a prêté des documents aux Archives Nationales* ». Et d'une chose à l'autre, Caroline connaît mon travail, je lui avais montré la revue *Sorcières*, qui est en ce moment au Musée et dans laquelle j'ai deux documents qui sont photographiés. Il y a un document qui sera aussi dans l'exposition. Et quand elle m'a demandé si je voulais participer à l'exposition, moi qui finalement, n'accepte pratiquement rien mais j'ai dit oui, à condition que vous ne me pensiez pas comme une sorcière. Je suis une femme, qui s'interroge sur la sorcellerie mais je ne ferai jamais des sorts maléfiques, jamais de magie noire. Je suis la magie blanche. Je peux aussi témoigner, finalement, de toute la douleur que je ressens, parce que la plupart de ces femmes, ce n'étaient pas des grandes méchantes, c'étaient des femmes qui ont été dénoncées par leurs voisins, des rebouteuses et des femmes qui, certainement avaient une telle qualité... Comme en ce moment, on empoisonne des petites filles en Iran, parce qu'elles vont à l'école, c'est incroyable ! Dès qu'on a senti qu'elles avaient beaucoup de connaissance, on les a liées, enchaînées et brûlées ! Alors ça, pour moi, c'est insupportable. Donc j'ai dit oui, je viens. Voilà pourquoi je participe à cette exposition.

JPS : Merci Claudie donc, on vous attend à l'exposition. Tu m'as raconté, parce

qu'on se connaît depuis longtemps, tes expériences un peu mystiques en Israël et au Pérou. Est-ce que tu voudrais nous en dire deux mots, s'il te plaît ?

CF : C'est à dire que je vais toujours, alors que je suis complètement athée, je suis sans religion, je vais toujours chercher... quelque chose... J'ai quand même une grande connaissance de la Bible depuis que j'étais petite. Je me suis dit : un jour, je vais aller en Israël. Et, j'étais enceinte de ma fille mais je ne savais pas si j'allais la garder ou non ? Il faut voir les choses comme cela ! Donc je suis partie en Israël et là, comme je connaissais parfaitement la Bible, j'ai suivi tout l'itinéraire de Jésus. À un moment, je logeais à l'auberge de jeunesse de Capharnaüm, au bord du lac de Tibériade. Et je me suis dit, je vais monter à pied, même si j'étais quand même enceinte mais au tout début, jusqu'au Mont des Béatitudes et je vais regarder, de là-haut, le Lac de Tibériade. Et c'était presque le coucher du soleil et, c'est vrai que là, j'étais dans un état, dans une espèce d'extase... Alors que je suis complètement athée.

JPS : Oui, tu n'es pas monothéiste mais tu es animiste quelque part ?

CF : Oui complètement, je suis panthéiste, je crois en tous les petits dieux etc. Je crois en la nature, je crois aux torrents, je crois à des petits trucs. Ce personnage de Jésus, c'est un personnage qui a certainement existé mais, j'allais dire, qui est un peu comme Che Guevara, le dindon de la farce. Et donc, quand j'étais là-haut, le paysage était tellement beau... C'est surtout le paysage... le silence... Et puis dans ma tête, je me disais : là en bas, c'est le Tibériade quand même. Donc dans ma tête, je me suis racontée toute une espèce d'histoire et j'étais dans un état, d'une espèce d'extase... C'était presque le coucher du soleil et, c'est vrai que là, j'étais dans un état, dans une espèce d'extase...

JPS : Cosmique ?

CF : Je ne sais pas ce que c'était mais j'étais bien. Et puis alors, ce qui était drôle, c'est toujours l'envers des choses, c'est que quand je suis descendue ; je suis descendue, jusqu'au bord du lac, j'ai traversé... Et à ce moment-là, on pouvait car, c'était il y a très longtemps, quand Israël, était en état de paix. Et en descendant, je suis tombée sur un chien noir qui m'a couronné. Je suis montée sur un arbre et là, qui est-ce qui l'a appelé ? C'était des Palestiniens qui avaient des tentes et qui campaient là. Alors, j'étais dans cet état où je me suis dit, à la fois, il y a cette extase et puis le chien noir qui arrive et qui te rappelle à l'ordre ! Entre l'expérience spirituelle céleste, planer, planer et il y a toujours la réalité terrestre qui te rappelle à l'ordre, la réalité te rattrape toujours. Mais en même temps, ces palestiniens ont été très gentils, ils m'ont fait manger et ils m'ont ramenée jusque vers Capharnaüm... Il y avait à la fois ce côté extrêmement mystique et puis le côté du chien qui arrive !

JPS : Oui, le diable un peu ?

CF : Le diable... en tout cas la réalité. La réalité est arrivée avec le chien, tu vois ? Donc je n'avais plus qu'à me réfugier et à monter dans l'arbre pour me sauver.

JPS : Écoute Claudie, je te remercie beaucoup pour cet entretien. Merci de nous avoir accueillis dans ton atelier. Et puis, bonne chance pour tout et bonne exposition aussi. On se reverra bientôt, bien sûr. Un grand merci à Lionel, qui était aux caméras et puis bonne chance à tous. Au revoir et à bientôt.

CF : Merci Jean-Pierre et merci Lionel, parce qu'alors là, alors, quelle patience !